

« Champ de courses d'Auteuil », 1952.



« La Petite Gitane »,
Saintes-Maries-de-la-Mer, 1954.



« Françoise
Sagan chez
elle », Paris,
1954.



« Alberto
Giacometti
dans son
atelier »,
Paris, 1954.

PHOTO

TROIS QUESTIONS À SABINE WEISS

PAR SOLINE DELOS

Lauréate du prix Women in Motion orchestré par Kering et les Rencontres d'Arles, à l'honneur dans un livre et une exposition, Sabine Weiss, 96 printemps, a promené pendant plus de cinquante ans son œil malicieux et empathique sur le monde.

ELLE. Pendant longtemps, vous n'avez pas montré vos images personnelles, pourquoi ?

SABINE WEISS. Aujourd'hui, ces photos sont intéressantes parce qu'elles témoignent d'une époque, mais, sur le moment, ce n'était que mon quotidien. Je les montrais à mon mari, chacun marquait ses préférées sur les planches-contacts, je les développais et elles allaient direct dans une boîte ! Mais si je ne montrais pas mon travail personnel, c'est aussi que j'étais tellement occupée par les commandes pour les magazines et la publicité. Je me souviens d'un jour où je devais couvrir les 24 Heures du Mans. Je suis arrivée directement de la maison de Toulouse-Lautrec que j'avais photographiée pour « Vogue » avec, dans ma voiture, des dessins du peintre que ses petites-nièces m'avaient confiés pour qu'ils soient publiés. Le trésor est resté là le temps que je photographie le rallye ! Ma première exposition en France, à Arras, je la dois à l'insistance d'un ami de mon mari. J'avais 54 ans. C'est là que j'ai vraiment vu ce que je photographiais. Et j'étais plutôt contente.

ELLE. En 1952, vous rentrez à l'agence Rapho, seule femme avec Janine Niépce. La photographie était-elle un métier d'homme ?
S.W. Peut-être, dans la mesure où c'était très technique et assez physique car le matériel pouvait être lourd. Mais cela n'a jamais été un problème, même si lorsque l'on se retrouvait nombreux à photographier des personnalités, j'entendais parfois « poussez-vous ma p'tite dame, laissez faire les photographes ». Ce que, bien sûr, je ne faisais pas ! Être une femme m'a même aidée dans la rue : une p'tite dame qui fait des photos, on ne s'en méfie pas.

ELLE. Aimez-vous l'appellation « photographie humaniste » ?

S.W. Évidemment, c'est l'homme qui m'a toujours intéressée. Je me souviens d'une commande sur les échangeurs dans le Val-de-Marne où j'ai fini par photographier les habitants. J'aime quand, dans une image, l'on sent qu'il se passe quelque chose, quand elle raconte une histoire, un gars en train de séduire une fille, un enfant gitan qui me montre le chemin en marchant sur les mains... À l'époque, on pouvait tout photographier. Ça ne tracassait personne. ■
« EMOTIONS, SABINE WEISS ». Texte de Marie Desplechin (éd. de La Martinière). « SOUS LE SOLEIL DE LA VIE », jusqu'au 30 janvier, galerie Les Douches, Paris-10^e.

Interview intégrale à retrouver sur elle.fr